

Préface

VINCENT BARRAS

Où commencer lorsqu'on se retrouve face à un propos aussi déroutant, placé en exergue de cet ouvrage, que «rote de zinc»? Celui qui l'émet, le nommé «Der», repéré par Camille Jaccard dans la vaste littérature médicale qu'elle a compulsée, est bétier, camelot et chanteur des rues, en somme un expert de la parole à sa manière¹. «De taille élevée, légèrement obèse, la figure très large, le cou court, l'aspect placide et content», il est inculpé de vagabondage, est interné à Sainte-Anne le 10 novembre 1904, puis à Bicêtre le 27 avril 1907. Tout au long de son parcours, ses «propos incohérents» ont éveillé l'attention; lui-même semble être activement conscient du sentiment d'étrangeté qu'il suscite auprès de ses interlocuteurs, prétendant ainsi devant le surveillant avoir inventé une langue nouvelle, la «langue à *Guingrelot*». «C'est par là», explique-t-il, «que l'on commence la médecine, c'est la même chose que lorsqu'on dit : sens de Poire, tête de rime, langue de scie, rote de zinc.»

Faute de pouvoir comprendre ce qu'avec sa déconcertante suite de compléments de noms «Der» veut dire, il est tout de même possible de déceler, dans la scène rapportée par le Dr Chaslin au sein de son œuvre charnière *Éléments de sémiologie et clinique mentales* parue en 1912, le dispositif mis en place. Celui-ci relie, au sein de l'espace aux caractéristiques spécifiques qu'est l'asile psychiatrique, trois figures aux rôles distincts et dont l'épaisseur narrative respective est très diverse : le patient interné (dans d'autres scènes, tout aussi souvent, une patiente), le surveillant ensuite (figure à peine audible dans les sources examinées dans cet ouvrage; mais on imagine aisément le rôle crucial du personnel infirmier – récolte et transmission des paroles saisies – dans sa proximité avec les personnes dont il a la garde), et enfin le médecin, perplexe devant «cette invention du langage grotesque et changeant avec incohérence, ce délire vague et non moins incohérent paraissant surtout verbal».

Car ce qui réunit ces personnages en une triade, ce sont les propos «discordants» qu'émet le premier, dont le deuxième est le témoin, et sur lesquels le dernier trouve matière à s'interroger et à théoriser. On conçoit d'emblée la question cruciale des techniques de transcription, qui confrontent les psychiatres aux difficultés du passage hautement problématique de l'oral à l'écrit. Si les paroles de «Der» nous parviennent, c'est grâce à la sténographie, technique mise au point à la faveur de développements dans des champs étrangers à la médecine, et, apportant à cette dernière, vers la fin du XIX^e siècle, de même que l'invention de l'enregistrement sonore, une abondance renouvelée de matériaux (c'est ainsi que l'énorme traité de Chaslin est bourré de longs verbatims de discours ou d'interrogatoires des patients),

1. Camille Jaccard, «“Sens de Poire, tête de rime, langue de scie, rote de zinc” : par où commence la médecine?», *Revue de Belles-Lettres*, 2022, 2, p. 127-132.

là où, auparavant, on recourait à divers procédés graphiques de transcription et de notation plus ou moins adéquats (telles des portées musicales) pour délimiter et fixer la fluidité sonore de la parole.

Or, partie d'une simple citation de « Der », Camille Jaccard élargit devant nous le périmètre temporel autour du trio, et expose le propos central de son ouvrage : de telles paroles, marginales, d'apparence insignifiante, sont en réalité au centre de l'intérêt des médecins de tout un siècle. « Der » n'aurait pu mieux dire : « C'est par là que commence la médecine », et ses acteurs, comme on s'en rend compte à la lecture de son ouvrage, déploient un travail considérable – d'écoute, d'interprétation, de notation, de spéculation – à l'égard de la « parole folle ». Ils manifestent par là une préoccupation majeure de la science médicale de leur temps : l'attention portée au langage tel qu'il est manifesté par et dans la parole. Convenons qu'une telle attention suppose plusieurs postulats : il faut faire l'hypothèse – elle ne va pas de soi – d'une corrélation du langage et du fonctionnement intellectuel, admettre l'existence d'une sorte d'unité entre la parole et la pensée. En somme, il faut pouvoir se persuader que « la parole est l'expression de la nature de l'âme », comme le dit l'un des protagonistes de cette histoire, le psychiatre allemand Damerow. La parole, toute parole, et particulièrement celle qui sourd dans les circonstances mystérieuses de l'aliénation mentale, serait donc susceptible de jeter quelque lueur sur ce vertigineux mystère de la nature humaine : l'esprit. Autrement dit, l'écoute de la « parole folle » procède directement d'une théorie du langage, et mène droit à une théorie de l'esprit, l'une et l'autre reliées aux grands débats scientifiques, linguistiques, anthropologiques et philosophiques du siècle, et tout ensemble propre à la science psychiatrique en train de se constituer comme telle.

Ce livre expose donc la manière dont s'est mis en place un dispositif particulier. Ou, pour le dire autrement, il retrace l'histoire d'une fascination spéciale, tout comme est spéciale la médecine promue par les médecins héros de cette histoire. « Médecine spéciale », ainsi désigne-t-on l'« aliénisme » (autre nom utilisé alors pour la psychiatrie), né au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, avec des modalités diverses en France, Grande-Bretagne, dans les pays germaniques, en Italie, ailleurs encore en Europe. Cette fascination à l'égard des « paroles folles », des déviations de la norme langagière manifestées par nombre de malades mentaux, ceux du moins qui sont internés dans les asiles où les aliénistes ont le loisir de les observer, est de toute évidence une nouveauté. Elle possède une préhistoire. Si elle se déploie d'une manière tout à fait neuve et spécifique dans la science médicale et psychiatrique du XIX^e siècle, il faut se souvenir que les philosophes, les juristes, les théologiens, les poètes l'ont manifestée longtemps auparavant dans leurs propres productions discursives. Ce n'est donc pas de tout temps que les « paroles folles » se sont constituées en objet de l'intérêt médical. Il y eut un temps, précédant l'avènement de la psychiatrie au début du XIX^e siècle, où les médecins ne cherchaient pas à les noter, où leur valeur médicale restait insoupçonnée.

L'histoire médicale des « paroles folles » ne peut donc commencer qu'au moment où l'importance cruciale de leur sémiologie se révèle aux protagonistes de la psychiatrie

que sont les héros de cet ouvrage (ceux du moins qui apparaissent sous leur nom, les autres, patients ou surveillants d'asile, figurant comme émetteurs, anonymes le plus souvent, ou simples transmetteurs des « paroles folles »). Dès le début du XIX^e siècle, Pinel, Itard, Esquirol, Guislain, Falret, Snell, Kussmaul, Séglas, Ball, Tanzi, bien d'autres encore, jusqu'à Chaslin au début du XX^e siècle, dont l'ouvrage *Éléments de sémiologie et clinique mentales* clôt ce livre, ne cessent de proclamer, au sein d'une masse considérable de traités, articles, monographies, écrits divers, l'intérêt majeur de la parole aliénée pour la science psychiatrique.

Que faire de cet acharnement soudain à ausculter les « paroles folles » ? Débusquant au fil d'une lecture assidue et fine des sources qu'ils ont laissées, dont nombreuses sont celles qui avaient été jusqu'ici ignorées par l'historiographie, la manière dont se constitue une nouvelle clinique psychiatrique attentive aux dimensions multimodales qu'implique la parole (l'oralité, mais aussi l'auralité, qui englobe l'oreille de celui qui écoute), Camille Jaccard laisse entrevoir quelque chose comme l'existence d'un moment provisoire, une mode de l'intérêt des médecins pour la parole en tant que matière même du discours aliéné. L'écoute des « paroles folles » s'est avérée, à l'époque considérée, un élément indispensable et fondateur pour le diagnostic de la maladie mentale affectant les individus ; mais aussi, au moment même où la découverte des rayons X laissait libre cours à l'envie de lever le secret sur les recoins les plus infimes du corps, elle a pu faire croire, telle une radiographie de la psyché, que le fonctionnement même de l'esprit pourrait se révéler en pleine transparence grâce à cette écoute spécifique. Mode, ou vertige, de la parole dans toute la pureté de sa valeur sémiologique, qu'après Chaslin, la psychiatrie négligera peu à peu.

Les anomalies langagières, les flots de discours incohérents sortis des bouches aliénées, échappant à la raison courante, ont eu leur heure de gloire médicale. La psychanalyse et sa promotion de la « cure de la parole » contribuera à entretenir, dans une visée surtout thérapeutique, un tel intérêt, de même que, tout au long du XX^e siècle, le prestige culturel de l'« irrégulier », promu par divers mouvements artistiques (le surréalisme, maintes avant-gardes du XX^e siècle ou le mouvement de l'Art Brut), ainsi que par les débats autour de l'« antipsychiatrie ». La parole est alors revenue, mais en tant qu'agenda politique, revendication des sans-voix face aux pouvoirs de la psychiatrie : la parole du fou doit pouvoir se faire entendre. Et même si aujourd'hui, momentanément peut-être, la science psychiatrique semble s'être tournée vers d'autres dimensions de l'expérience de la folie, l'étude que Camille Jaccard consacre à l'intérêt pour les « paroles folles » des aliénistes du XIX^e siècle est résolument d'actualité dans son inactualité. Elle vient à point pour rappeler que les progrès – ou plutôt la progression de la science – ne sont jamais cumulatifs, qu'il existe des oublis, enfouissements suivis de résurgences, voire des rémanences, ombres qui continuent de peupler, de nourrir le contemporain. Elle suggère aussi, aurait pu dire « Der », que si « sens de Poire, tête de rime, langue de scie, rote de zinc », eh bien, c'est que la médecine touche à ses limites, et peut laisser la place aux contre-jours de la poésie.